

Le sens de la vie en question.

Des professeurs, bien avisés, nous diraient de commencer par savoir de quoi l'on parle, et donc de nous plonger dans les dictionnaires.

Cependant, ni le Larousse, ni le Littré, ni le Robert, en six volumes, ne nous mettront sur la voie. En effet, il n'est pas question d'un sens giratoire, ni du bon sens, ni encore de la signification de tel ou tel mot, que ce soit au sens premier ou au sens figuré.

Il s'agit de savoir si notre vie a une raison d'être, donc un sens, et si oui, lequel.

Autrement dit, pourquoi vivons-nous ou continuons-nous à vivre ?

Quelles directions prendrons-nous pour autant que nous sachions où nous allons ou bien où nous comptons aller ?

Cette vie, à laquelle nous avons eu droit, à laquelle nous avons accédé, nous ne l'avons ni demandée ni choisie.

Nos parents, nos auteurs, nos géniteurs nous ont procréés, parfois sans le savoir ni le vouloir.

Nous avons grandi, de la petite enfance à l'âge adulte, sans trop comprendre ce que nous allions devenir, sans être trop sûrs d'être aimés, sans trop compter sur l'un ou l'autre.

Dès l'adolescence, nous commençons à nous interroger sur ces questions de sens, c'est-à-dire de raisons de vivre.

Avec un certain regard critique sur les adultes chargés de nous éduquer, nous tentons d'établir ce qui importera ou non, à nos propres yeux.

Nous voyons s'agiter devant nous notre famille, grande ou petite, nos professeurs, nos aînés et nous ne manquons pas d'en idolâtrer quelques-uns et d'en critiquer pas mal d'autres.

Des psychologues, spécialistes de cette période mouvementée, estiment, notamment, qu'il est bon de se détacher des modèles et surtout de se persuader que l'on fera mieux qu'eux ou que l'on fera tout autre chose que ce qu'ils croyaient bon de nous montrer.

« Tuer son père », en quelque sorte, sans oublier d'occire mère, marâtre et autres éducateurs agaçants.

L'âge adulte qui se profile n'est pas non plus une mince affaire, et nous côtoyons alors des adolescents prolongés ou des vieillards avant l'heure.

Que font nos pairs, nos comparses, nos maris, épouses ou compagnons ?

Qui dit quoi ? Qui fait quoi ?

Les actes sont-ils ou non cohérents avec les discours ?

Et pour couronner le tout, nous devenons irrémédiablement conscients de notre finitude et nous prenons alors acte de toute l'immanence de la mort.

Je citerai, devant cette évidence, Nicolas GRIMALDI, professeur à la Sorbonne:

« Bien loin que la mort soit le but de l'existence, elle est tout au contraire le risque, pour chaque existence, d'avoir manqué son but. L'angoisse qu'elle suscite est moins celle d'un sommeil définitif que celle d'un irrémédiable échec ou d'une vie mal vécue ; »

Mais qu'est-ce donc que la vie, pour commencer ?

Si l'on s'en tient à des faits, la vie n'est autre que le fonctionnement d'organes, la connaissance de sensations et de mouvements, soit donc les fonctions essentielles qui vont de la naissance à la mort. C'est ce que Pierre MANANT appelle la « vie nue ».

Cette vie, factuelle, nous montre que la terre et tout ce qu'elle contient repose sur l'éphémère, avec diverses variations de durée.

Ce n'est donc pas la Covid 19 qui nous appris quoi que ce soit : nous possédons cette connaissance intime de notre finitude depuis la nuit des temps, et c'est d'ailleurs cette connaissance qui nous a rendu perplexes et/ ou terrorisés devant la mort. C'est cette connaissance qui a également conduit les hommes à trouver ou à inventer diverses réponses pour être en mesure d'accepter ce sort final, commun à tout être vivant.

Devant ce trou noir, diverses attitudes existent. Elles vont du palliatif au rejet, de l'acceptation résignée à la révolte suicidaire, elles passent par la notion d'absurdité jusqu'à celle qui nous occupe ce soir, à savoir trouver un sens, une direction à sa propre vie, et peut-être aussi à celle de ses proches, à celle d'un groupe, à celle d'une société entière, à celle de tout ce qui nous entoure.

André MALRAUX a dit ; « *la vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie.* ». Et, cela ne nous avance pas grandement..

Albert CAMUS, quant à lui, écrira ceci : « *Je parle d'abord pour moi qui ne me suis jamais résigné à voir la vie perdre de son sens, et de son sang. A vrai dire, c'est le seul visage que j'aie jamais connu à la souffrance. On parle de douleur de vivre. Mais ce n'est pas vrai, c'est la douleur de ne pas vivre qu'il faut dire. Et comment vivre dans ce monde d'ombres ?* »

CAMUS évoquera encore dans une lettre à René Char « *le moment de la rencontre et du risque* ».

C'est bien là que les chemins se croisent, dans notre for intérieur : nous rencontrons ce à quoi nous pensions échapper ou ce que nous voulions ignorer, nous prenons le risque de nous interroger et d'interroger ceux que nous rencontrons.

Le personnage adverse est-il effrayant ou tout simplement intrigant ?

Le sol de nos pseudo- certitudes se dérobe-t-il ou devient-il glissant avant que nous puissions éventuellement retrouver les terres où nous installer et construire nos modestes abris ou nos fastueuses demeures ?

Ainsi donc, nous avons le choix : ou bien nous vivons jusqu'à notre mort sans le moindre projet, tels des bactéries implantées ça ou là, au gré d'un certain hasard, ou bien nous nous mettons à remplir notre vie de ce qui fera sens pour nous.

Comment trouver matière à ce sens ?

D'entrée de jeu, il nous faut admettre nos multiples ignorances, nos regrettables imperfections, nos outrecuidances destructrices. Ensuite, se posera la question de savoir comment éviter ces écueils, s'en éloigner, mais toujours les avoir à l'oeil.

- **Commençons par les ignorances.**

Nous avons atteint, aujourd'hui, la possibilité de concevoir et de comprendre énormément de phénomènes naturels, physiques ou chimiques. Nous avons cessé d'avoir peur des orages ou du vent et nous connaissons quelques planètes.

Il est donc évident que l'éducation à la connaissance scientifique constitue un chemin qu'il serait absurde de négliger. Se libérer des peurs ancestrales, aborder les réalités du monde qui nous entoure, en respectant, bien entendu, la notion d'« esprit scientifique », selon les termes de Jean FOURASTIE, sont des attitudes que doit adopter un être humain digne de ce nom.

Pour préciser, FOURASTIE dit notamment ceci :

« Autant donc il faut donner à l'homme moyen l'exercice de la méthode expérimentale, autant il faut lui donner conscience de l'ignorance qui étreint encore l'humanité et constitue l'un des éléments fondamentaux de la condition humaine. »

Diverses lumières éclairent le chemin et il serait négatif de les éteindre : toute une vie peut donc se construire à partir de cette soif de connaissance, et de la reconnaissance implicite de nos ignorances.

(J'ai pu ainsi rencontrer, lors de fouilles mérovingiennes, à Tournai, un historien assez âgé, obligé de reconnaître l'erreur de l'une de ses interprétations et ce, au vu des découvertes objectives issues du cimetière en cours d'investigations. Cet homme, au lieu de s'arracher les cheveux, fut empli de la joie de se remettre à l'ouvrage nourri de neuf à partir d'éléments qu'il ignorait jusque -là.)

Rien ni personne ne peut entraver la poursuite de la connaissance, en ce qu'elle reposera sur des faits, sur des preuves et sur la souplesse intellectuelle de se dire que la dite connaissance se situe à un point X, point qui sera toujours dépassé, un jour ou l'autre, par d'autres données d'ordre factuel, certes, mais aussi d'ordre de la pensée, soit donc les recherches philosophiques et les valeurs morales ou religieuses.

Voilà donc de quoi remplir une vie : la quête perpétuelle de ce que l'on ignore, un GRAAL en quelque sorte.

- **Venons-en à nos imperfections.**

Certes, nous sommes cultivés et instruits, mais quel usage ferons-nous de nos connaissances ?

Nous conduiront-elles à les utiliser à des fins perverses ?

Nous cacherons- nous derrière elles pour avaliser des comportements parfaitement critiquables, voire ignobles ?

Nous connaissons cette expérience de Milgram, assez glaçante, où des étudiants acceptent que l'on torture quelqu'un sous prétexte d'expérimentation. Seuls un ou deux spectateurs s'inquiètent ou désobéissent à la consigne. (Il est à noter que la dite expérimentation était faite sans que les cobayes humains ne souffrent vraiment : ils jouaient un rôle.)

Il est évidemment inutile de rappeler l'histoire, qu'elle soit antique, moyenâgeuse ou récente, et ses illustrations, en masse, de la destruction d'autrui au nom de motifs présentés comme sérieux, voire incontestables.

Plus modestement, nous sommes parfois capables d'entorses à certaines morales, à certains préceptes, à certains serments.

Jusqu'où va ou ira notre parjure ?

Un autre philosophe, Michel TERESTCHENKO, dans son livre, « Un si fragile vernis d'humanité », nous permet d'y voir clair. Il nous y invite à devenir « *présents à nous-mêmes* », soit la notion de présence à soi, versus l'absence à soi. Cette présence à soi implique de nous connaître nous- mêmes comme l'avait déjà préconisé un certain SOCRATE. Il s'agit concrètement de savoir qui l'on est ou souhaite être, de connaître ses bases, ses socles indestructibles. Il s'agit d'avoir été construit, volontairement, et en connaissance de cause, par des idées qui resteront ancrées dans le plus profond de notre être, et donc de notre conscience. En ce cas, l'on devient « *inéduicable* », pour reprendre l'expression de Terestchenko, c'est-à-dire que l'on devient imperméable à toute manipulation autoritaire.

Dès lors, l'on s'opposera viscéralement aux mots d'ordre issus de ceux qui voudraient nous embrigader dans leurs rangs, ou bien nous faire acheter et vendre des bonheurs de pacotille ou de bas étage, et pire encore nous faire avaliser diverses éliminations aussi meurtrières qu'aberrantes.

Remontent alors en nous tout ce que nous avons pu glaner de beau et d'essentiel au cours de nos rencontres, qu'elles aient été obligées ou fortuites. Un contenu particulièrement émouvant a été écrit par François Jacob, en 1987, dans son livre « La statue intérieure » :

« Je porte en moi, sculptée depuis l'enfance une sorte de statue intérieure qui donne une continuité à ma vie, qui est la part la plus intime, le noyau le plus dur de mon caractère. Cette statue, je l'ai modelée toute ma vie. Je lui ai sans cesse apporté des retouches. Je l'ai affinée. Je l'ai polie. La gouge et le ciseau, ici, ce sont des rencontres et des combinaisons. Des rythmes qui se bousculent. Des feuilletts égarés d'un chapitre qui se glissent dans un autre au calendrier des émotions. Des terreurs évoquées par ce qui est toute douceur. Un besoin d'infini surgi dans les éclats d'une musique. Tous les émois et les contraintes, les marques laissées par les uns et les autres, par la vie et le rêve. »

- **Enfin, parlons de nos outreucidances mortifères :**

Notre époque traverse une philosophie des TUNAKAS, des YAQUAS, des BOFS et NOMBRILISTES bornés qui se répandent en certitudes, en injures et complots en tous genres. Les dénominateurs communs de ces tendances sont le racisme sous toutes ses formes et les violences tant verbales que physiques sur des cibles régulièrement désignées.

Il devient urgent de s'en rendre compte, de demander des comptes et de régler, dans un esprit de justice, les comptes.

Il va sans dire que l'éducation sera le premier rempart vis-à-vis de telles dérives. Dès l'enfance, il convient d'apprendre à se méfier des écrans, d'apprendre à vérifier ce qui est dit ou fait, et ce, à l'aune de la raison, de la dignité et du respect.

(Je rends ici un hommage tout particulier aux publications du réseau YAPAKA, qui se préoccupe de la maltraitance, et ce , à l'initiative du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.)

Il est essentiel de permettre à tout-un-chacun de s'exprimer, de trouver refuge et de s'éduquer au respect de soi et des autres.

Outre l'éducation et la formation de base, il convient encore d'entretenir son esprit critique et son propre sens de la responsabilité vis-à-vis de tout ce qui serait « indigne » de la notion d'« honnête homme », indigne encore d'une solidarité minimale envers les plus faibles, et donc de tous ceux qu'il nous appartient de protéger parce que notre état de civilisation et de connaissances le permet, le demande, et l'exige.

C'est ainsi que pourront reculer les racismes aux multiples têtes, telles celles de la fameuse Hydre de Lerne.

C'est ainsi que disparaîtra, durablement, le statut prétendument inférieur de la femme.

C'est ainsi que l'on sera suffisamment éco- responsable du monde qui nous entoure.

C'est ainsi que l'on argumentera plutôt que d'assommer ou de tuer son contradicteur à coups de slogans sommaires, de bâtons, de poings, de fusil, de bombes ou de couteaux.

Cette démarche consiste, évidemment, à admettre la contradiction et dès lors, de revisiter ses certitudes.

Le cas échéant il faudra les corriger, les affiner ou les abandonner définitivement lorsque l'on aura compris en quoi et comment elles étaient inadéquates.

Nous serons alors très loin des mots d'ordre ou des endoctrinements simplistes.

Nous donnerons au contraire un contenu vérifié et vérifiable à notre discours et à nos actions.

Conclusions :

Nous sommes venus au monde.

Nous ne sommes rien d'autre que nous- mêmes.

Nous sommes frères en humanité, nous sommes solidaires des uns et des autres.

Nous sommes conscients d'appartenir à un monde, complexe, varié, différent de nous.

Nous sommes ici pour en débattre, pour trouver les meilleures solutions, pour contester les horreurs programmées et les destructions arbitraires.

Nous sommes ici pour servir éventuellement de modèles à d'autres, lors de rencontres, risquées ou non, qui peut savoir ?

En avant !

Cela donnera du sens à notre vie.